

1

QUI ÊTES-VOUS ? *IDENTITÉ ET OPPROBRE*

*La femme d'Abram se nommait Saraï...
Saraï était stérile : elle n'avait point d'enfants.*

— Genèse 11:29-30

Stérile ! Un mot dur, cassant, impitoyable. Je me demande s'il n'existait pas une façon plus délicate de présenter cette femme par qui toutes les nations seraient bénies.

Pourquoi, Seigneur, fallait-il que ce soit la première chose que nous apprenions de l'épouse bien-aimée d'Abram ?

On ne nous dit pas qu'elle était belle.

Ou fidèle.

Ou forte, déterminée, pleine d'espoir.

Non. Saraï était *stérile*.

Fallait-il vraiment que son histoire débute ainsi ?

D'une certaine manière, oui. Nous devons partir de la faiblesse, de la honte, du désespoir. Nous devons commencer par accepter la stérilité si nous voulons marcher sur le chemin qui verra l'accomplissement de la promesse de Dieu.

Je m'efforce donc d'accepter cette notion de stérilité. Et je constate qu'elle est présente d'une manière ou d'une autre en chacun de nous. Nous avons tous au fond de notre âme des recoins secrets dont la vie est absente, où l'espoir s'est éteint et que nous nous efforçons de nier et de dissimuler. Ce sont des lieux de doute, de désespoir, de faiblesse, de honte, de culpabilité et de souffrance.

Nous sommes tous stériles.

Et Saraï nous donne de l'espoir.

Aussi je me félicite de ce que la Bible ne passe pas sous silence l'opprobre de Saraï. Cette façon presque cruelle de présenter cette femme est somme toute positive. Elle me montre que l'histoire de Saraï peut être la mienne. Dieu voit ma stérilité et y répond par une promesse ; il me rencontre dans mon désespoir, ma souffrance, ma honte.

Aurai-je le courage d'accepter ma stérilité ? Aurai-je le courage de reconnaître mon opprobre ? Et s'il fallait que je passe par là pour prendre possession des promesses de Dieu ?

J'essaie de me mettre à la place de Saraï.

Sarai raconte son histoire



*J*e n'aurais jamais pensé que ce serait l'objet de ma honte qui me définirait. J'ai du mal à imaginer que ma plus grande cause de tristesse est devenue mon identité.

Toutes les femmes que je connais ont des enfants. Toutes sauf moi. Des décennies ont passé. L'espoir est devenu comme une herbe amère dans ma bouche. La poussière tourbillonne autour de moi alors que je me dirige vers le marché d'Our. Tout le monde ici sait que je suis stérile, que je n'ai pas d'enfants et on murmure sur mon passage. Aujourd'hui comme toujours, la place résonne des rires des enfants, des commérages des femmes échangés à voix basse, des cris des marchands. Je perçois au loin le martèlement des pas des fidèles en route vers la grande ziggourat que le roi Ur-Nammu vient de faire construire. Sa tour s'élève au-dessus de la ville, comme un appel à venir adorer Nanna, le dieu-lune. Comme un appel personnel à implorer la faveur du dieu de la fertilité.

Je refuse d'y prêter attention.

Je n'irai pas.

Je m'arrête près de l'échoppe d'un fabricant d'étoffes. Je ferme les oreilles aux rires des enfants, aux cris des mères et

à l'appel silencieux du temple d'Ur. Je contemple les ballots de tissu. Un rouge foncé, un jaune fatigué, un bleu pâle. Mes doigts effleurent le tissage serré. Le tissu bleu serait parfait pour confectionner un habit pour voyager.

Voyager ? Pourquoi une telle idée me traverse-t-elle la tête ? Peut-être parce que je me sens particulièrement oppressée aujourd'hui par les murs de la ville, la poussière, l'agitation, les milliers de voix, le bruit des pas et le temple. Surtout le temple. Et les enfants. Et les murmures qui me suivent partout.

Les regards de pitié.

Les conjectures cruelles.

Les conseils teintés de sarcasme qui incluent toujours une visite au temple, à une tour de briques dédiée au culte du dieu-lune.

Saraï la stérile. Celle qui n'a pas d'enfants. Celle que les dieux n'aiment pas.

La honte. La culpabilité. La souffrance.

Le désespoir. La détresse. La désolation.

J'opte pour le tissu bleu. Mes doigts tremblent alors que je paie le marchand. Du tissu bleu. Pour voyager. Mais pour aller où ?

« Saraï ! »

Une voix m'appelle doucement. Je l'entends malgré les bruits de la ville.

« Saraï ! »

Je me retourne. Il est là, mon Abram, juste derrière moi. Déjà de retour du pâturage où il surveillait ses brebis ? N'est-ce pas un peu tôt ?

Il s'approche. « Suis-moi, dit-il en posant sa main sur mon bras. Il faut que nous parlions. »

Il me décharge de mon tissu et ma main se pose furtivement sur mon ventre, obstinément plat.

Les bruits s'estompent alors que nous quittons l'ombre du temple majestueux et nous dirigeons vers la maison.

« Élohim m'a parlé, dit soudain Abram. Dieu, notre Créateur, m'est apparu.

– Tu l'as vu ?

– Nul homme ne peut le voir et vivre. Mais il m'a parlé. » Il baisse la voix, pris par l'émotion. « Il nous a fait une promesse. Une promesse impossible. »

Ma main glisse à nouveau vers mon ventre.

Abram s'interrompt, déglutit et je lis l'émerveillement dans ses yeux.

« Il m'a dit de partir d'ici, de quitter la maison de notre père, vers un pays qu'il me montrerait.

– Partir ? » Je pense à ce tissu bleu qui ferait un habit parfait pour le voyage.

« Et... et... il a promis de faire de moi une grande nation. »

Ma main retombe. Mon cœur se serre. Quelle promesse bizarre ! Je suis stérile. Irrémédiablement stérile, depuis des dizaines d'années. Qui est ce Dieu qui promet une nation ? Qui est cet Élohim dont les promesses touchent mon point le plus sensible ?

« Écoute-moi, Saraï. Il a dit qu'il nous avait choisis et que tous les peuples de la terre seraient bénis en nous. »

Nous ? Comment est-ce possible ? Pourquoi nous ? Je tremble et redresse les épaules, m'efforçant de cacher mes larmes.

Mais il les voit quand même.

Et là, avec au loin les cris des enfants, les pas des fidèles se rendant à un temple dédié au dieu de la ville, je pense

à mon tissu bleu parfait pour le voyage et je pleure... et je m'interroge.

Se pourrait-il que ce Dieu qui a fait cette promesse m'ait vue ? Qu'il sache qui je suis ?

Je prends une longue inspiration.

« Quand ?

– Je ne sais pas. Il ne m'a rien dit d'autre. Mais je sais une chose, dit-il alors que ses yeux cherchent les miens : la promesse est pour nous, Sarai. Élohim, Dieu lui-même, l'accomplira. »

Je serre les lèvres. N'est-il pas déjà trop tard ? Cet Élohim aurait pu promettre la richesse, la puissance, la beauté, une longue vie. Mais au lieu de tout cela, il promet de lever mon opprobre.

C'est une promesse complètement folle, impossible ! Personne n'appelle une femme stérile à donner naissance à une grande nation. Personne ne choisit celle qui est sans enfant pour bénir le monde par sa semence. Personne ne ferait une chose pareille, sinon le Dieu d'Abram.

Personne, sinon Élohim.

Dans l'attente du miracle

Je me demande quelle impression cela fait d'être défini par l'objet de sa honte, de sa culpabilité, de sa souffrance.

« Voici mon amie Anne. Elle crie sur ses enfants. »

« Voici Tony. C'est un ancien détenu. Il a tué quelqu'un. »

« Je te présente Sue. Une vraie commère. »

« C'est José. Il est incapable de conserver un emploi. »

« Amy, divorcée. »

« Ted, qui a des accès de colères incontrôlés. »

« Lisa, victime d'abus dans son enfance. »

« John, un mari adultère. »

« Maria, une lâcheuse. »

« Bob, un drogué. »

« Rachel, une bigote. »

« John, qui a tenté de se suicider. »

Saraï, stérile. Elle n'a pas d'enfants.

Je ne veux pas être identifiée par mes manquements. Je ne veux pas que la première chose que les gens retiennent de moi soit justement celle que je cherche à cacher à tout prix. C'est pourtant ainsi que la Bible choisit de présenter Saraï. Elle la qualifie de « *stérile* », puis ajoute : « *elle n'avait point d'enfants* » comme pour souligner encore sa souffrance. La description biblique est sévère, dure.

Pourquoi la Bible la présente-t-elle ainsi ?

Les attentes

À l'époque de Saraï, le rôle principal des femmes était de faire des enfants et d'assurer ainsi un héritier à la famille. La valeur d'une femme aux yeux de son mari comme à ceux de la

société était directement liée au nombre de fils auxquels elle avait donné naissance. La procréation était le but premier du mariage et les enfants étaient vus comme une preuve directe de la faveur des dieux. Dans la religion d'Abram et de Saraï, la notion des enfants comme bénédiction divine venait directement des paroles adressées par Dieu à Adam et Ève, en Genèse 1:28 : « *Dieu les bénit et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la.* » Elle trouve une confirmation dans Genèse 9:7, lorsque Dieu bénit Noé et ses fils après le déluge en ces termes : « *Et vous, soyez féconds et multipliez-vous, peuplez la terre et multipliez-vous sur elle.* » Dans les deux passages, la bénédiction est associée à un commandement de procréer.

Pour la femme de l'époque, l'incapacité à procréer était une source non seulement de déception, mais également de profonde honte. Elle n'accomplissait pas son devoir ou sa vocation. Elle était sans valeur. Parfois, si un homme en avait les moyens, il pouvait prendre une seconde épouse pour lui donner des enfants, tout en gardant l'autre. Mais pour le mari d'une femme stérile, le divorce était une option parfaitement envisageable. En Égypte, le mariage n'était même pas considéré comme effectif avant la naissance d'un premier enfant et la femme pouvait être répudiée à n'importe quel moment sans qu'il y ait de divorce officiel.

Au temps de Saraï et dans tout l'Ancien Testament, les femmes infertiles étaient méprisées, rejetées et on pensait qu'une malédiction reposait sur elles.

Quand on pense à l'opprobre attaché à la stérilité, la façon dont la Bible nous présente Saraï devient encore plus déchirante. Le théologien John Walton, spécialiste de l'Ancien Testament, va encore plus loin lorsqu'il écrit :

« Nous découvrons que la femme d'Abram, Saraï, est stérile, ce qui donne au lecteur non averti toutes les raisons de rejeter cette branche de la famille. »

Mais Dieu, lui, ne les rejette pas. Il les destine au contraire à être ce qui paraît le plus improbable dans leur situation. Il appelle la femme sans enfant, l'infertile, la stérile à donner naissance à une nation qui sera une source de bénédiction pour le monde entier. Le domaine où Saraï expérimente la honte la plus cuisante, la souffrance la plus amère fait l'objet de la promesse divine la plus folle, la plus impossible. C'est justement là que Dieu choisit d'agir.

Ce n'est pas la première fois que je vois Dieu opérer ainsi.

Un retournement de situation

Cette mère de meurtrier est assise en face de moi au restaurant. Ses yeux sont remplis de larmes. Ses mains tremblent juste un peu. Elle porte une étiquette qui devrait l'accabler de honte. Et elle en souffre. Elle qui n'a pas pu sauver son propre fils. Elle qui vit chaque jour avec la réalité de la perte.

Je perce mon jaune d'œuf avec la pointe de ma fourchette. Elle me transperce le cœur avec son récit.

Elle me raconte son histoire, à la fois si semblable et si différente de celle de Saraï.

Elle évoque le pire cauchemar d'une mère. Elle parle d'un fils toxicomane, d'un mariage brisé, de petits-enfants à l'autre bout du pays, de cœurs et de rêves brisés. Elle raconte ses prières et ses larmes, la tentative de suicide d'un fils et son placement en institution. Ses paroles sont empreintes d'une douleur si profonde que je repose ma fourchette, oubliant mes œufs.

Sa voix se fait plus faible alors qu'elle me parle de meurtre, d'arrestation, d'incarcération, de souffrance. J'ai devant moi une mère dont le fils n'a jamais quitté la prison. Il y est mort d'une leucémie.

C'est la mère d'un meurtrier.

La mère d'un fils décédé.

C'est mon amie.

Et sa vie et son ministère débordent de beauté et d'amour. Je connais son ardent désir d'apporter la bonne nouvelle de Jésus aux détenus. Je sais combien elle aime ceux qui ne sont pas aimables et apporte de l'espoir à ceux qui n'en ont plus. Des hommes ont vu leur vie changer parce qu'ils ont rencontré Christ grâce à elle et fait une rencontre personnelle avec lui. Elle a accueilli un jeune homme sous son toit à sa sortie de prison, un personnage couvert de tatouages de prison et au passé extrêmement lourd. Mais il consacre désormais sa vie à arracher des jeunes à la vie de gang. Il aimerait pouvoir se débarrasser de ses tatouages, mais ils lui permettent d'atteindre ceux que personne d'autre ne parvient à atteindre. Dieu utilise les stigmates de sa honte pour en faire des vecteurs de son amour.

Je vois se dessiner un schéma qui sublime notre honte. C'est le schéma de Saraï.

Je médite ce que je viens d'entendre, alors que cette mère me confie ce qui lui brise le cœur. Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais : « Je pleure pour les détenus qui mènent leur vie sans connaître notre Seigneur. Et aussi pour ceux qui l'ont découvert après leur incarcération et pour leurs familles qui souffrent de leur absence. Dieu m'a tellement appris au travers de ce que j'ai vécu, plus qu'aucune autre expérience n'aurait pu le faire. Je le remercie d'avoir ainsi ouvert mon cœur. »

C'est par les failles d'un cœur brisé que la gloire de Dieu resplendit. Le ministère de mon amie envers les détenus et leurs familles m'interpelle. Je lui demande comment elle est capable de pénétrer dans les prisons, de se retrouver face à sa propre douleur jour après jour, semaine après semaine, année après année. Qu'est-ce qui la pousse à apporter l'amour de Jésus entre ces murs ? Où puise-t-elle cette force, si peu de temps après la mort de son fils ?

Elle me regarde avec des yeux humides par-dessus une table recouverte de bacon et d'œufs, de toasts et de fruits. Et je vois que ce qui brille dans ses yeux, ce ne sont pas des larmes de désespoir

mais des larmes de joie, d'une joie profonde et indescriptible. J'en ai le souffle coupé.

Elle dit alors quelque chose de si simple, de si profond, que je prends le temps de savourer pleinement ses paroles. « Tu sais, c'est parce que leur souffrance est ma souffrance. »

Et je comprends. Pendant quelques instants, la vérité de Dieu m'apparaît dans toute sa clarté : il est le Dieu qui nous rencontre dans notre honte la plus profonde, dans notre souffrance la plus atroce et les transforme en quelque chose d'une beauté inouïe. Seul Dieu – seul Élohim – est capable de cela.

Je relève la tête et je vois le cœur de Dieu dans les yeux de la mère d'un meurtrier décédé. Je vois une douleur si profonde qu'elle a été changée en gloire par le Seul qui soit capable de pénétrer ainsi au fond de notre âme. Je vois une promesse impossible devenue réalité. Je vois le Dieu qui appelle une femme stérile à donner naissance à une grande nation.

Je vois l'espoir.

La spécialité de Dieu

Le théologien de l'Ancien Testament Walter Brueggemann définit la stérilité à l'époque de Saraï comme

« une métaphore du désespoir... qui nous montre qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'inventer un avenir. »

Pour bien faire ressortir le déshonneur de Saraï, la Bible choisit de situer sa stérilité sur la toile de fond de la fertilité de sa belle-famille. À peine quelques versets plus haut, le texte trace les grandes lignes de la généalogie de Sem, l'ancêtre d'Abram, avec son grand-père Nahor, le plus jeune à être devenu père à l'âge de vingt-neuf ans. Nous lisons quelques chapitres plus loin que le frère d'Abram, qui s'appelait également Nahor, eut huit fils

de sa femme Milka et quatre de sa concubine Reouma (Genèse 22:23-24).

Mais Saraï était stérile. Elle n'avait point d'enfants. Le New American Commentary fait remarquer :

« Non seulement on ne lui connaissait pas d'ascendants, mais elle n'avait pas non plus de descendants à ce moment. Le message est tonitruant : cette femme est un 'maillon faible' dans la chaîne de la bénédiction. Sa stérilité domine l'histoire d'Abram, puisque la promesse divine implique une progéniture nombreuse. »

Mais Dieu choisit Abram et il choisit Saraï, quoi qu'il en soit. À aucun moment le texte biblique ne laisse entendre que leur mariage était une erreur. La stérilité de Saraï n'était pas un obstacle que Dieu devait surmonter. Par ailleurs, la promesse d'une descendance, d'un pays et d'une bénédiction pour tous les peuples de la terre ne vient pas récompenser une fidélité, une bonté ou une piété hors du commun. Nous le savons parce que la première et la seule chose que ce passage de la Genèse nous apprend à son sujet, c'est sa stérilité. Le texte ne dit rien d'autre la concernant, mais insiste uniquement sur son incapacité, sa honte, sur ce qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut pas faire. Il refuse d'esquiver le problème ou de donner une image édulcorée de sa stérilité, mais choisit de la révéler au grand jour.

Ce récit montre que Dieu regarde la stérilité en face et qu'elle n'est pas un obstacle à ses promesses. Peut-être faudrait-il même ajouter : « Au contraire ! » Dieu a choisi l'impossible, il a choisi de transformer, de racheter la honte de Saraï et la nôtre. Il n'a pas appelé une femme fertile à être la mère d'une nation. Son choix s'est délibérément porté sur une femme stérile.

Le théologien Kenneth Mathews écrit :

« En dépit de ses sombres perspectives d’avenir, par la grâce de Dieu Saraï s’élèvera au statut de ‘princesse’, comme l’évoque son nom. Elle deviendra la matriarche de tout Israël (voir Ésaïe 51:2) ».

Et cela nous montre que Dieu s’est toujours plu à restaurer, à racheter, à sublimer les choses que nous détestons le plus dans notre vie, celles qui suscitent en nous la plus grande culpabilité, la souffrance la plus profonde. Ce sont ces domaines-là que Dieu veut transformer – pour Saraï et pour nous.

Non parce que nous l’avons mérité.

Non parce que nous avons réussi à cacher notre problème ou à compenser notre manquement par des bonnes œuvres.

Non parce que nous sommes beaux ou particulièrement fidèles.

Mais parce que c’est la volonté de Dieu. Sa spécialité en quelque sorte.

Il est dans sa Personne même d’agir ainsi.

Qui est ce Dieu ?

Je me débats avec cette vision d’un Dieu qui laisse une femme souffrir de son infertilité pendant des dizaines d’années. Je lui demande pourquoi il a même permis qu’elle soit stérile. Et je pense à un homme aveugle de naissance, réduit à mendier son pain, dans l’impossibilité d’entrer dans le temple, d’offrir des sacrifices, de s’approcher de Dieu comme l’exigeait la Loi. Et cela pendant des dizaines d’années.

Son histoire se trouve dans Jean 9. Jésus aperçoit en chemin un homme aveugle. Ses disciples lui demandent : « *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu’il soit né aveugle ?* » (v. 2). Dans leur logique, une infirmité aussi grave est forcément

la conséquence d'un péché ! Mais la réponse de Jésus les prend de court – tout comme nous. Il dit : « *Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui* » (v. 3). La cécité de cet homme devait révéler la gloire de Dieu. Il en avait souffert toute sa vie, mais Dieu prend son malheur et le transforme en bénédiction, non pas seulement pour lui, mais également pour nous.

Deux mille ans plus tard, nous entendons encore le témoignage de l'homme aveugle de naissance. Nous sommes bénis. Dieu est glorifié.

Je pense aussi à cette Samaritaine qui est allée puiser de l'eau en plein midi, une femme tellement écrasée par la honte qu'elle ne se rendait pas au puits dans la fraîcheur du matin avec les autres femmes. Jésus la rencontre là, sur le lieu même qui symbolise sa honte. Ils parlent du puits de Jacob et d'eau vive, mais rien de tout cela ne la change. Il faut que Jésus expose sa honte, dévoile ce qu'elle voulait tenir caché, pour transformer cette dissimulatrice en missionnaire. Le récit de cette rencontre se trouve dans Jean 4 :

Va, lui dit-il, appelle ton mari et reviens ici. La femme répondit : Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Tu as bien fait de dire : Je n'ai pas de mari. Car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai. (v. 16-18)

Comme dans la présentation de Saraï dans la Genèse, Jésus a révélé au grand jour et sans hésiter la honte et la souffrance qu'une femme voulait tenir cachées. Et c'est cet opprobre qui est devenu un instrument de bénédiction pour les habitants de son village.

La femme laissa donc sa cruche, s'en alla dans la ville et dit aux gens : Venez voir un homme qui m'a

*dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce pas le Christ ?
Ils sortirent de la ville et vinrent vers lui. (v. 28-30)*

La Samaritaine se rendait au puits en plein midi pour cacher son opprobre aux autres femmes. Mais l'objet de sa honte est devenu l'argument qui lui a permis de convaincre les habitants du village de se rendre auprès de Jésus. Elle ne dit pas : « J'ai rencontré quelqu'un qui a promis de me donner de l'eau vive », ou : « J'ai rencontré quelqu'un qui parle de théologie ». Elle dit au contraire : « J'ai rencontré un homme qui a mis au grand jour mon secret le plus honteux et qui m'a fait des promesses malgré cela. Cet homme pourrait-il être le Messie ? »

Oui, car c'est ainsi qu'est notre Dieu.

C'est un Dieu qui promet des descendants aussi nombreux que les grains de sable à une femme stérile.

Un Dieu qui bénit toutes les familles de la terre à travers une femme qui n'a pas de famille.

Un Dieu qui révèle sa gloire au travers d'un laissé-pour-compte de la société, un homme aveugle de naissance, que son infirmité empêche d'entrer dans le temple.

Et il touche un village entier par l'intermédiaire d'une femme qui a tellement honte qu'elle se rend au puits aux heures les plus chaudes de la journée.

C'est ainsi que notre Dieu agit. Il nous choisit précisément pour les domaines de notre vie où rien ne semble changer et où l'espoir s'est évanoui. Il met au grand jour nos souffrances cachées et nos secrets les plus honteux et promet d'en faire des instruments de bénédiction pour le monde entier.

Nous sommes englués dans notre stérilité, notre cécité, notre honte. Nous pouvons demeurer longtemps dans cet état. Mais nous ne sommes pas sans espoir. Comme Saraï, nous avons les promesses étranges, impossibles de Dieu.

Je regarde Saraï et je vois ma propre infertilité. Je me demande : « Suis-je prête à entreprendre ce voyage avec elle pour

découvrir un Dieu qui promet de me transformer afin de bénir le monde entier à travers moi ? »

Ai-je le courage d'aller de l'avant, sachant que les tourments de mon âme seront dévoilés, que ma souffrance n'aura de secret pour personne et que les promesses de Dieu peuvent mettre plusieurs dizaines d'années à s'accomplir ?

Vais-je faire face à ma stérilité, découvrir les vertus de l'attente et me soumettre à la puissance et aux promesses d'Élohim ?

Oui, je suis prête à relever le défi. Et vous ?

*Voici que je fais une chose nouvelle,
Elle est maintenant en germe,
Ne la reconnâîtrez-vous pas ?
Je mettrai un chemin dans le désert
Et des fleuves dans la terre aride.*

— Ésaïe 43 : 19